

Prédication – dimanche 30 novembre 2014 – 1^{er} dimanche de l’Avent

Ça y est. Nous y sommes. Déjà ! Encore et toujours !
La période de l’Avent commence...

Le téléthon, l’élection de miss France, le marché de Noël, les devantures illuminées... tous ces clignotants qui marquent ce temps de l’avent sont allumés et nous voici projetés, déjà, vers Noël...

Et nos textes bibliques accompagnent aussi ce temps de l’Avent. Et tout particulièrement ce texte de l’évangile de Marc qui nous est offert comme un chemin d’espérance au moment où nous aurions tant de raison d’être inquiets...

Alors que nous nous trouvons au croisement de multiples inquiétudes que nous ne pouvons ni éluder ni oublier au motif que nous nous approcherions de Noël.

Inquiétudes politiques, économiques, sociales.
Inquiétudes devant la montée de la pauvreté.
Inquiétude face à la montée incessante du chômage.
Inquiétude du coût de la vie qui ne
Inquiétudes devant les violences qui surgissent ici ou là.
Inquiétudes ici...

inquiétudes là-bas, là où des hommes et des femmes meurent pour leurs convictions religieuses, ou bien à cause d'épidémie meurtrière, ou bien encore à cause de la guerre.

Inquiétudes écologiques qui se nourrissent de tous ces épisodes climatiques extrêmes, y compris chez nous, dans lesquels des familles entières perdent tout... songez aux inondations de ces derniers jours dans les département du Sud...

Oui, il faut bien reconnaître que se projeter dans le temps de Noël, dans le temps de la fête et de la joie partagée, alors même que tant d'inquiétudes nous habitent, ce n'est pas un chemin facile...

Mais voilà, le texte de l'évangile de Marc s'offre ce matin comme un chemin d'espérance...

Chemin d'espérance pour nous, mais d'abord chemin d'espérance pour la communauté qui lit l'évangile de Marc dans les années soixante-dix après Jésus-Christ...

Une communauté dans l'épreuve.

Car c'est une histoire tragique que le peuple est en train de vivre, et qui ressort de tout ce chapitre 13 de Marc, sa petite apocalypse, comme on l'appelle quelquefois.

La brutalité de l'occupation. La répression féroce de la révolte juive.

Le Temple de Jérusalem incendié et détruit. C'est probablement tout cela qui est à l'arrière-plan de ce récit.

Et comme toujours dans des temps de vives souffrances, la question vous harcèle : quand tout cela va-t-il finir ? Quand Dieu entendra-t-il le cri de nos douleurs ? A quelle espérance pouvons-nous encore nous accrocher ? Toutes nos espérances ne seraient-elles qu'illusion ?

Toutes ces questions que chacun peut légitimement se poser aujourd'hui encore devant tant d'actualité décourageante...

Alors, dans tout ce chapitre 13 de l'évangile de Marc, Jésus reprend les thèmes traditionnels de l'espérance juive, et il les réinterprète pour dire l'espérance autrement, de la manière la plus inattendue.

Et cette grandiose évocation de l'histoire s'achève sur une petite parabole, qui en quelques mots résume l'essentiel.

Dernière parabole de Jésus dans l'évangile de Marc, comme un ultime message. Dernière catéchèse. Après s'enchaîne immédiatement le récit de la passion.

Dernière parabole : *c'est comme un homme qui part en voyage...*

J'en retiens d'abord ce qu'elle a de plus bouleversant. Parabole du Maître qui s'en va, qui disparaît. Parabole de l'absence.

Le temps n'est plus où il était là, où il prenait tout en charge, où sa présence assurait la vie.

Il part, et il les laisse seuls. Livrés à eux-mêmes. Avec toutes leurs questions.

Avec la déchirure et le vide que provoque son absence.

Mais voici le plus bouleversant : c'est par cette absence qu'ils vont devenir des hommes et des femmes adultes, libres et responsables.

La disparition du maître les éveille à leur pleine dimension humaine.

Le Dieu de Jésus-Christ n'est pas un Dieu qui voudrait nous garder sous sa tutelle, nous tenir sous surveillance, contrôler tous nos pas.

Le Dieu de Jésus-Christ est un Dieu qui s'efface pour ouvrir devant nous l'espace de notre liberté. C'est cela aimer : vouloir que l'autre grandisse.

Le Maître s'en va. Et il leur confie tout ce qu'il a.

Il leur donne tous ses pouvoirs.

Toute leur vie désormais est sous le signe de cette confiance et de ce don.

A eux maintenant de se prendre en charge, de prendre en charge la maison commune.

A chacun, à chacune sa tâche.

Nul n'est ignoré. Nul n'est négligeable.

La communauté de Jésus est faite de cette multiplicité de dons et de tâches au service de la maison commune.

Il n'y a pas un modèle standard. Il n'y a pas un ministère qui absorberait tous les autres. Il y a cette extraordinaire diversité de services, d'initiatives, d'engagements, à laquelle chacun, chacune apporte la richesse unique dont il, ou elle, est porteur.

Toute cette diversité et cette richesse procèdent de la confiance qui nous est faite.

Evangile bouleversant de Jésus.

Le Père s'efface pour nous confier toute sa création. Le Père s'efface pour que ses fils et ses filles deviennent adultes, pleinement humains, merveilleusement humains.

Evangile du Dieu qui s'en va.

Dès lors, le temps bascule du côté de l'attente...

Le temps qu'ils vivent leur est redonné comme un temps qui espère.

Ce temps n'est pas tourné vers l'arrière dans la nostalgie, comme lorsque nous regrettons le passé en disant "de mon temps", "c'était le bon temps".

Ici, c'est un temps tourné vers l'avant. Il y a quelqu'un à attendre. A tout moment il peut surgir. Quand ? comment ? personne ne sait.

La foi n'est pas une manière de *savoir* ce que d'autres ne sauraient pas. C'est une manière d'attendre, d'espérer.

A tout moment la porte peut s'ouvrir, et l'imprévisible arriver.

Comme dans les récits de Pâques où le ressuscité surgit par surprise. N'importe quand. N'importe où. Alors chaque instant prend une valeur nouvelle.

Parce qu'à chaque instant il peut surgir et nous faire signe. Derrière chaque rencontre. Dans le sourire d'un bonheur ou la blessure d'un échec. Le Dieu qui s'en va est aussi le Dieu qui vient. Toujours à-venir. Toujours autre que ce que nous pensions.

Chaque instant – l'instant même que nous vivons ici – peut devenir l'instant de cette rencontre.

Cela veut dire que la vie est toujours ouverte sur l'espérance.

C'est peut-être ce qu'il y a de plus fort dans la parole de Jésus. Rien n'est jamais joué.

Rien n'est jamais perdu. Aucune situation n'est sans issue.

C'est la parole de Pâques : un chemin est ouvert. Une espérance nous fait signe. La vie peut ressurgir, quand bien même elle serait en débris.

C'est cette parole qu'il nous faut annoncer aujourd'hui auprès de tant de nos contemporains habités du sentiment d'être enfermés, bloqués, prisonniers de destins qu'il faut subir.

Car cette parole vient refonder en nous la vie, notre alliance avec la vie, elle vient nous redonner le goût de l'avenir.

Communauté de Jésus, non pas rassasiée, mais impatiente.

Non pas satisfaite, mais en manque, parfois à bout de forces, de courage et de foi, mais s'obstinant toujours à repartir, à recommencer, à espérer dans la nuit, contre la nuit.

Alors voilà, ici la maison devient une maison qui veille. Comme une fenêtre allumée dans la nuit. Une petite lumière qui signale une présence.

Jusqu'ici, dans l'évangile de Marc, la maison c'était le lieu de la communion avec Jésus, la convivialité avec lui et avec d'autres.

C'était le lieu d'une parole écoutée, échangée, le lieu du repas avec des convives plus ou moins fréquentables (la fête chez Lévi). La maison marquait l'enracinement dans la parole de Jésus.

Mais ici, l'image se précise. La maison, c'est le lieu d'une veille.

A trois reprises, le mot revient. Pour dire quoi ?

Veiller, c'est résister à la fatigue, à l'engourdissement, au sommeil. C'est rester en alerte, capter ce qui se passe.

C'est aussi guetter, discerner ce qui vient, anticiper.

Jésus ne nous dicte pas ce que nous aurions à faire. Il désigne une certaine orientation de l'existence, une certaine manière de se tenir devant la vie. Et il fait appel à notre liberté.

A chacun, à chacune, d'interpréter quelles formes prendra cette vigilance.

Peut-être sera-ce avant tout une forme de résistance contre ce qui fait violence à des êtres humains : le racisme, l'exclusion, la torture.

Peut-être sera-ce une vigilance dans la prière, car la prière est une manière de retourner à la source, et de garder vive cette source en nous-même et avec d'autres.

Peut-être sera-ce le désir de communiquer à d'autres dans l'espace public la parole qui nous fait vivre, et d'allumer ainsi dans la nuit environnante quelques feux de joie.

Mais peut-être est-ce tout simplement pour nous aujourd'hui : veiller sur la vie. Parce que la vie est fragile !

Veiller sur la vie là où elle est blessée.

Ne pas la laisser s'anémier, se réduire à une caricature de l'humain.

Travailler à la faire grandir, à la faire naître et renaître, à la faire ressurgir sans cesse.

Veiller sur la vie parce qu'elle est cette merveille qui nous est donnée à chacun, à tous.

Veiller sur la vie, pour qu'elle soit cette merveille pour chacun et pour tous.

Dernière parabole de Jésus.

Déjà la mort vient le prendre. Déjà la fin est là. Il va leur être arraché. Il va les laisser seuls.

Eux vont apprendre l'absence, le vide et la déchirure de l'absence. *C'est comme un homme qui part en voyage...*

Mais l'absence est portée par une promesse. Soutenue par une parole. Il vient, le Fils de l'Humain. Il vient. Il n'aura jamais fini de venir.

Amen.